

## Centre Teilhard de Chardin

17 novembre 2024

Pour les croyants, le mois de novembre correspond à la fin d'une année liturgique. En recourant à des visions catastrophiques, la parole de Dieu de ces dimanches évoque la fin des temps, le retour du Christ qui signera l'achèvement de l'histoire humaine.

Le passage de l'évangile de ce matin nous annonce : « *En ces jours-là, après une grande détresse, le soleil s'obscurcira et la lune ne donnera plus sa clarté ; les étoiles tomberont du ciel, et les puissances célestes seront ébranlées* ».

À nouveau, notre siècle se croit à la fin de l'histoire. Il en fut toujours ainsi ; et pourtant, l'histoire s'est poursuivie, la catastrophe n'a jamais été totale. La donne aurait-elle changé ? Notre temps connaît une fascination pour l'effondrement, voire chez beaucoup la prétention de se dire contemporains de l'apocalypse qui vient. Ceci s'exprime dans les discours par le déclin de l'Occident, l'éco-anxiété, la diffusion et la banalisation de la violence, les guerres qui se succèdent, la mise en cause des sciences, la recherche de formes religieuses déliées de la raison. Comment réagir ?

Face à de telles menaces existentielles, le discours de Jésus propose une autre voie que la simple résignation aux catastrophes. Le discours de Jésus va plus loin. La fin dont il parle n'est pas le moment où tout s'arrête, mais plutôt l'achèvement vers lequel tend toute l'histoire humaine. A travers lui, Dieu promet un « *ciel nouveau et une terre nouvelle* » libérés du péché, autrement dit l'avènement de son royaume.

La science, la philosophie, les lettres et les arts sont les domaines que l'homme contemporain considère, à juste titre, comme des lieux déterminants pour interpréter sa propre vie et les événements dans lesquels elle se déroule.

De la même manière, le passage du livre de Daniel, entendu dans la première lecture, nous invite à ne pas négliger ce qui permet à un chrétien de faire le bilan de sa vie : « *Ceux qui ont l'intelligence resplendiront comme la splendeur du firmament, et ceux qui sont des maîtres de justice pour la multitude brilleront comme les étoiles pour toujours et à jamais* ».

En d'autres mots, la liturgie d'aujourd'hui nous propose l'écoute intelligente de la parole de Dieu que nous trouvons dans la Bible, qui est à l'origine de toute chose. Parole originelle d'où provient la foi en Jésus Christ ainsi que les décisions pratiques au nom de son évangile.

La Parole de Dieu a donc quelque chose à dire à l'humanité, en particulier dans une période de crise, comme la nôtre.

« *Alors on verra le Fils de l'homme venir dans les nuées avec grande puissance et avec gloire* », conclut Jésus dans son discours sur l'achèvement vers lequel tend toute l'histoire humaine, c'est-à-dire le désir de son retour, le désir de la connaissance de ce Nom divin...

La nostalgie du Nom de Dieu, de ce Nom qui nous apparaît aujourd'hui comme le grand absent. Après Darwin, de fait, il nous est de plus en plus difficile de nous percevoir comme créature de Dieu, mais plutôt comme un produit aléatoire de l'évolution. Nous ne nous sentons pas davantage enfant d'un Père : découvrir, grâce aux recherches

scientifiques, à quel point le passage des vivants sur cette planète a été pénible et difficile au cours des millénaires, nous fait ressentir Son abandon. Il en résulte donc une éventuelle relation avec Dieu beaucoup plus dramatique.

Parmi tant d'autres, Samuel Beckett, dramaturge irlandais le plus célèbre du siècle dernier, poussé par le « désir de Son retour », a écrit des pages mémorables sur la « nostalgie » du Dieu Lointain, pour qu'il nous envoie au moins une « lueur », un « murmure », une « trace » de lui-même. Dans la pièce « En attendant Godot », il met en scène deux hommes : Estragon et Vladimir. Ils sont debout, sous un arbre sans feuille, dans un paysage aride. Ils n'ont rien à se dire : ils parlent de tout et de rien, pour passer le temps. Ce qui les maintient en scène, c'est à dire en vie, dans cette atmosphère désolée, est l'éventuelle venue de Monsieur Godot. Monsieur Godot est un personnage mystérieux. Qui sait s'il viendra un jour ! Mais c'est essentiel : « et s'il venait ? » demande Estragon. « S'il venait, nous serons sauvés », répond Vladimir. « Pourquoi ne vient-il pas ? Il devrait déjà être ici » insiste Estragon. « S'il ne vient pas, nous reviendrons demain... et après-demain... et ainsi de suite, jusqu'à ce qu'il vienne », conclut Vladimir.

Toute l'œuvre se déroule dans l'attente de Monsieur Godot. Une attente angoissante, parce que nous n'avons aucune certitude que celui-ci arrive un jour. Mais à la fin de la pièce, quelques feuilles sont apparues sur l'arbuste qui paraissait mort. Qu'Il vienne ou ne vienne pas, le désir que nous avons de Lui nous maintient cependant en vie. Celui qui se fatiguerait des silences et des retards de Godot et renoncerait à attendre Sa venue, abandonnerait bientôt la scène : « allons-nous-en ! » s'exclame Estragon ; « on ne peut pas ! », réplique Vladimir ; « oui, c'est vrai », conclut Estragon.

Dans son chef-d'œuvre, Beckett met ces mots dans la bouche du protagoniste : « Dieu, quel salaud, il n'existe pas ! ». L'expression semble être blasphématoire, mais en réalité, elle est comme un aiguillon enfoncé dans le cœur du Transcendant. C'est-à-dire : la non existence de Dieu serait une véritable « saloperie », une offense que nous ne pourrions pas Lui pardonner. Le tort le plus grand qu'il puisse nous faire, car si Godot disparaissait de la scène, nous risquerions d'être aspirés par le Néant. « Godot » ressemble trop à « God/Dieu » dans la langue anglaise.

Nous comprenons mieux pourquoi Jésus termine son discours sur la fin des temps en disant : « *Le ciel et la terre passeront, mes paroles ne passeront pas. Quant à ce jour et à cette heure-là, nul ne les connaît, pas même les anges dans le ciel, pas même le Fils, mais seulement le Père.* »

+Celestino Migliore  
Nonce Apostolique